



# L' Abeille.

9me Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

9me Année

VOL. IX.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 22 FÉVRIER 1861.

No. 17.

## LE BERCEAU.

Heureux enfant, que je t'envie  
Ton innocence et ton bonheur !  
Ah ! garde bien toute la vie  
La paix qui règne dans ton cœur.

Tu dors ; mille songes volages,  
Amis paisibles du sommeil,  
Te peignent de douces images  
Jusqu'au moment de ton réveil.

Ton œil s'ouvre ; tu vois ton père,  
Joyeux, accourir à grands pas ;  
Il t'emporte au sein de ta mère ;  
Toi et deux te bercent dans leurs bras.

Tout plaît à ton âme ingénue.  
Sans regrets comme sans désir,  
Chaque objet qui s'offre à ta vue  
T'apporte de nouveaux plaisirs.

Si quelquefois ton cœur soupire,  
Tu n'as point de longues douleurs ;  
Et l'on voit ta bouche sourire ;  
A l'instant où coulent tes pleurs.

Par le charme de la faiblesse  
Tu nous attaches à ta loi ;  
Et jusqu'à la froide vieillesse,  
Tout s'attendrait autour de toi.

Mais, hélas ! que d'un vol rapide  
Ils viennent, ces jours orangeux  
Où le sort, un dieu plus perfide,  
Vont porter le trouble en tes jeux !

Moi, qui des goûts de la nature  
Garde encore la simplicité,  
Avec une âme douce et pure,  
Queis soins ne m'ont pas agité !

Amitiés fausses ou légères,  
Parents ravis à mon amour,  
Mille espérances mensongères  
Détruites, hélas ! sans retour.

Si du sort l'aveugle caprice,  
Me garde quelque trait nouveau,  
Je viendrai de son injustice  
Me consoler à ton berceau :

Et tes caresses et tes charmes,  
Et ta douce sécurité,  
A mon cœur sombre et plein de larmes  
Rendront quelque sérénité.

Que ne peut l'image touchante  
Du seul âge heureux parmi nous !  
Ce jour, peut-être, où je le chante  
De mes jours est-il le plus doux.

Heureux enfant que je t'envie  
Ton innocence et ton bonheur !  
Ah ! garde bien toute la vie  
La paix qui règne dans ton cœur !

BERQUIN.

## LETRE D'UN JEUNE FRANÇAIS QUI A SUIVI JACQUES-CARTIER DANS SON SECOND VOYAGE EN CANADA, A UN DE SES AMIS DU COLLEGE DE HARRECOURT.

Hâvre de Ste. Croix, 20 sept. 1540.

Mon cher Eugène,

Rassurez-vous ; ce n'est point une ombre désolée qui vous écrit des bords du Styx, et vous conjure de chercher sur les ravages de l'Océan son corps privé de sépulture. Malgré vos sinistres présages, la mer ne m'a point englouti dans ses flots ; ne craignez plus, votre ami est bien portant, et surtout bien joyeux. Chassez cette humeur triste et chagrine qui vous animait contre moi, lorsque je disais adieu à la belle Antiquité, qui fait vos délices, et que je quittais les demi-dieux de la fable pour m'enroler, *non inferiori secutus*, sous les drapeaux de Jacques-Cartier, ce mortel dont les Anciens auraient fait un Dieu.

Il me semble vous entendre encore due comme à mon départ : " A quoi bon quitter le collège. Cet océan, dont vous bravez les fureurs sera peut-être votre tombeau. Qui sait ? peut-être aussi que des peuplades barbares vous retiendront en servitude, ou, cédant à une fureur inhumaine, devoreront avec délire vos chairs mutilées. Après tout, qu'y prétendez-vous trouver ? du plaisir ? vous n'aurez que des fatigues et des périls de toute sorte. Non, non, rejetez cette humeur aventureuse qui vous pousse à votre perte."

Ah ! mon cher Eugène, si vous saviez comme je suis heureux ; vous laisseriez bien vite de côté ces beaux sermons. Je crois même que pour partager mon bonheur, vous diriez un éternel adieu à ces livres indechiffrables de grec et de latin, à ces vieux murs de collège où vous êtes captifs, et dont le sombre aspect ne peut qu'attrister votre esprit.

Qu'on se trompe, Eugène, lorsque l'on croit qu'en dehors de la France il n'y a rien de beau ! Le pays où je suis est le favori de la nature. Je n'essaierai pas de vous en décrire toutes les beautés. Non. Mais si vous voulez en avoir une idée, abandonnez-vous à votre bêtise imaginative ; elle n'ira pas au-delà de la vérité.

Cet âge d'or que nous montrent les rêves d'Ovide, il existe ici réellement. Point de lois, point de tribunaux. Les habitants vivent comme des frères et vivent heureux. L'ambition et la fureur d'accumuler n'a jamais troublé leur cœur. Ils jouissent en commun des biens qu'ils possèdent. Le gland, les fruits sauvages, les animaux qu'ils percent de leurs flèches, voilà leur nourriture. Ici, la terre n'a jamais senti le soc de la charrue. L'animal erre en liberté dans les forêts : il n'a pas encore gémé sous le joug.

Mon séjour en cette heureuse contrée ne m'offre que plaisirs et que charmes. Souvent je me promène sur un fluve en comparaison duquel nos grands fleuves de France ne sont que des ruisseaux. Je vogue sur les flots dans un léger esquif dont la forme singulière mais élégante fait honneur à l'industrie de ces peuples sauvages : c'est un petit canot, fait de simple écorce, aussi léger que le vent, et que la rame de frêne fait voler rapidement sur les ondes.

Vous parlerai-je des plaisirs de la chasse ? Ces plaisirs royaux, réservés en France à un petit nombre de favoris et à des heures déterminées, sont ici de tous les jours. Armé de flèches ou d'une carabine, j'erre dans des forêts que la hache n'a jamais attaquées. Malheur alors aux animaux des bois ! Le caribou, l'orignal, l'ours est tué sans pitié. Mais je vous entends ici jeter les hauts cris. " Quoi, me dites-vous, soutenir l'aspect des bêtes les plus féroces ! vous tuer un ours ! " Calmez-vous, mon cher Eugène, je ne vous avais pas encore dit que je ne fais pas seulement ces glorieux exploits. J'ai toujours alors à mes côtés un fidèle Achate ; c'est un naturel du pays, jeune homme de vingt ans qui surpasse tous ceux de son âge en grandeur comme en beauté. A voir sa longue chevelure qui s'agite au gré des vents, le carquois qu'il porte suspendu élégamment sur l'épaule, et surtout sa démarche altière, vous le prendriez pour le divin Apollon errant dans les forêts de Délos.

Que j'aime aussi à visiter la bourgade de Stadacona au coucher du soleil, quand les chasseurs regagnent joyeusement

jours caharés, chargés de grâces. Tout est propre à flatter notre curiosité. Je ne vous parlerai point de leurs modestes demeures où l'on ne voit ni meubles ni porcelaines ; je ne vous dirai pas non plus que leurs chants et leurs danses vous feraient rire de bon cœur ; que leurs habits sont aussi bizarres que leurs manières. Tout cela serait inutile ; on conçoit bien qu'il doit en être ainsi chez un peuple qui vit dans toute la simplicité de la nature. Mais voici un trait qui va sans doute vous surprendre : c'est que ces hommes aiment passionnément la fumée. Ils ont une certaine plante que nous ne connaissons pas ; après l'avoir fait sécher au soleil, ils la mettent dans de petits sacs qu'ils suspendent à leur cou ; et à chaque instant ils prennent de cette plante, la réduisent en poudre et la mettent dans de petits cornets ; ensuite ils en approchent un charbon, et au moyen d'un petit tuyau, ils se remplissent le corps de fumée de telle sorte, et c'est ce qu'il y a de plus curieux, que vous les voyez ainsi vomir par les narines et par la bouche des tourbillons de fumée. L'histoire de Cacus n'est presque plus incroyable. J'ai voulu avaler de cette fumée : elle est si chaude qu'elle pique comme du poivre. L'usage d'une telle plante, disent nos sauvages, leur rend le corps chaud pendant l'hiver.

N'allez pas croire que ces hommes dont les coutumes et les manières sont si différentes des nôtres, n'inspirent que le mépris ou le dédain. On ne remarque pas en eux cette rudesse de caractère qu'on leur suppose. Ils savent nous plaire ; leur visage a un air de gaieté, de douceur et de naïveté qui charme. Quant à moi, mon cher Eugène, vous allez peut-être rire de pitié, mais lorsque je les vois au milieu des danses de la soirée, s'abandonner aux transports de cette joie franche et naïve que nous ne connaissons pas, je prise fort leur manière de vivre ; et je voudrais alors secouer un peu de cette civilisation qui enchaîne la belle nature, altère nos plaisirs et nous rend véritables esclaves.

Mais laissons-là mes idées folâtres. Voulez-vous quelque chose de plus sérieux ? en voici :

Ces peuplades heureuses qu'on appelle si improprement barbares ont pour nous une très-grande vénération. Elles nous regardent comme des êtres surnaturels ; et plusieurs même cédant à l'empire d'un zèle religieux, ont voulu rendre à notre illustre chef un hommage qui n'est dû qu'à la divinité : Cependant leur chef Domagaya ne voit pas sans inquiétude notre séjour en sa bourgade ; il met tout

en usage pour nous empêcher d'aller plus loin. A ce sujet, je ne puis résister à la tentation de raconter une de leurs ruses ; vous la trouverez sans doute assez plaisante.

Jacques Cartier n'eut voulu remonter le fleuve jusqu'à Hochelaga. Les deux sauvages qu'il a conduits en France à son premier voyage, Taigouragny et Domagaya, devaient diriger sa route. Mais à cette nouvelle, Domagaya fut venir secrètement les deux guides, leur fait voir l'importance qu'il y a de ne point montrer à ces étrangers la beauté et les avantages du pays, et obtient d'eux la promesse de ne point nous conduire. La difficulté était de ne pas nous donner un refus irritant. Voici comment ils s'y prennent. Ils choisissent trois sauvages, les plus robustes, les plus laids de la bourgade, et les habillent de la manière la plus originale et vraiment ingénieuse. Ils les revêtent de peaux de chiens, et leur barbouillent le visage de charbon ; avec cela, d'énormes plumes aux diverses couleurs, des queues de caribou traînantes, les cornes d'original, bref, de vrais diables. Après s'être entendu ensemble pour bien jouer leur rôle, ces trois sires encornés sont placés dans un canot sauvage.

Alors Domagaya et Taigouragny, après avoir reçu les instructions de Domagaya, se tiennent sur le bord de la rivière. Le capitaine leur demande s'ils veulent une chaloupe pour venir à bord selon leur coutume. "Nenni répond Domagaya ; pas à présent, mais tantôt." Presqu'assitôt nous apercevons en bateau les trois diables. Chacun de nous éclata de rire à leur étrange aspect. Ils passent près des vaisseaux, en détournant la tête, les mains élevées vers le ciel, et nous lançant maintes predictions. Ensuite ils poussent droit au rivage et se couchent dans leur canot. De jeunes sauvages accourent ; ils prennent la barque sur leurs épaules et la transportent dans la forêt.

Une demi-heure ne s'était pas encore écoulée que nous voyons Taigouragny et Domagaya sortir du bois en poussant de grands cris, et s'avancer au rivage en faisant forces grimaces, force démonstrations de tout genre. Ils s'arrêtent sur le bord de la rivière ; et Taigouragny, levant les yeux au ciel, s'écrie : " Jésus ! Jésus ! Jésus ! " Puis Domagaya, la main sur la poitrine et regardant aussi les cieux, s'écrie comme son compagnon : " Jésus ! Maria ! Jacques-Cartier ! "

Du haut des navires, nous contemplons avec surprise cette scène burlesque. Le pilote leur crie : " Qu'est-il arrivé ? de

bonnes nouvelles ? " " Nenni est-il bon. Et qu'avez-vous donc vu ? " Enfin, après avoir encore pleuré, soupiré, hurlé, ils reprennent leurs sens et nous disent : Le grand Cu do nagay a parlé à Hochelaga. Les ministres sont là dans la forêt. Il les a envoyés avec ces mots : " Allez dire à l'homme blanc de ne pas aller plus loin, s'il ne veut pas mourir. Les glaces d'Hochelaga briseront ses grands canots, et le fleuve les avalera ! " Voilà ce que le grand Cudonagay annonce à toi. Eh bien, repartit le pilote, dites que Cudonagay est un fou, et que s'il y a de la glace, Jésus nous sauvera bien."

J'aurais encore plusieurs autres petites anecdotes à vous raconter ; je le ferai dans d'autres lettres. Vous ne recevrez celle-ci que dans deux ou trois mois ; songez que je vous écris à plus de mille lieues de distance. Adieu, mon cher Eugène. Ah ! que je serais heureux si vous laissiez le collège pour partager le sort de votre fidèle et affectueux ami.

L. G.

## L'ABEILLE.

" Forsan et hinc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 22 FÉVRIER 1861.

L'HON. D. B. VIGER.

La ville de Montréal a vu s'éteindre doucement, il y a mercredi huit jours, un homme qui emporte avec lui dans la tombe les regrets de tous les Canadiens-Français. L'hon. D. B. Viger était né en 1775 ; il fit ses études au collège de Montréal, embrassa bientôt la carrière politique, et suivit le drapeau du premier Papineau. En 1809, il entra à l'Assemblée Législative comme membre pour la ville de Montréal, et y demeura, sauf une interruption de quelques années, jusqu'en 1830 ; il s'y montra des plus zélés pour la conservation de notre langue, de nos institutions, et de nos lois. En 1830, il fut nommé au conseil Législatif, et deux fois on le chargea de porter en Angleterre les griefs des Canadiens. En 1837, il se vit jeter en prison par ordre du gouverneur Prévoist ; on fut obligé de l'en retirer quelque temps après comme malgré lui, car il demandait fortement qu'on lui fit son procès. En 41, il entra de nouveau à l'Assemblée Législative, forma en 43 l'Administration Viger-Draper qui dura jusqu'en 46, fut nommé de nouveau au Conseil Législatif en 48, où son siège ne fut déclaré vacant qu'en 58. Ce fut la fin de sa carrière politique ; mais encore dans sa retraite à Montréal, il songea toujours aux intérêts de son pays.

Nous craignons d'être accusés d'orgueil, si nous osons unir notre voix au concert de louanges qui s'élèvent autour de la tombe de cet homme éminent. Il est cependant un tribut que notre reconnaissance nous permet de lui payer: peu d'hommes ont favorisé autant que lui la cause de l'éducation; il aimait la jeunesse Canadienne, savait lui faire du bien, et lui procurer tous les moyens de s'instruire. Sa grande fortune lui a permis plus d'une fois de venir en aide à des jeunes gens qui lui doivent aujourd'hui, ou lui devront plus tard, tout leur avenir. Cette noble qualité de la générosité, jointe à tant d'autres que ses compatriotes lui reconnaissent, fera peut-être redire à la postérité cette parole si belle et si connue: "C'est fut un grand homme... un grand homme, et qui aima sa patrie!"

Notre confrère L. G. vient de trouver dans les archives de son imagination et son bon goût deux lettres qui nous ont paru fort intéressantes: la première, que nous publions aujourd'hui est adressée à un élève du collège de Harcourt par un des compagnons de voyage de Jacques-Cartier: la seconde, qui paraîtra sur notre prochain No, est une réponse, à ce jeune admirateur de la belle nature.

### NOUVELLES LOCALES.

Le temps est, cette année, d'une inconstance singulière. Deux jours après avoir éprouvé un grand froid, nous avons eu de la pluie et à trois reprises différentes de la neige en abondance. Les chemins sont maintenant presque impraticables.

Dimanche dernier, a eu lieu une séance de la Société Laval pendant laquelle on a procédé à l'élection des officiers suivants.

Président, N. Laliberté;  
Vice-Président, P. Savoie;  
Secrétaire, E. Turcot.

MM. Brousseau et Frères annoncent qu'ils vont entreprendre la publication d'un recueil de littérature nationale, intitulé *les soirées canadiennes*. Ce recueil paraîtra une fois chaque mois, et le prix de l'abonnement sera d'une piastre. Les éditeurs font appel à tous les talents et à toutes les plumes exercées. Ils se sont déjà assurés de la contribution de MM. E. Parent, Ferland, Garneau, Chauveau, Fiset, Crémazie, Lajoie etc.

Son Excellence le Gouverneur-Général est attendu à Québec aujourd'hui. Son Exc. l'Administrateur du gouvernement

l'a précédé de quelques jours en cette ville.

D'après un journal de Montréal, le nombre des élèves qui suivent cette année les cours des écoles de médecine du Bas-Canada serait comme suit:

McGill College,	124
Ecole de médecine de Montréal	43
Université-Laval,	32

Comme ces Messieurs ne fréquentent généralement les cours que durant trois ans, il s'en suit que la province doit fournir chaque année un accroissement de patients suffisant pour 66 nouveaux médecins.

Mardi dernier, à Montréal, a eu lieu l'assemblée pour la nomination aux places de Maire et de conseillers. MM. P. S. Rodier, et Marcus Doherty ont été proposés comme maires. L'assemblée a été tumultueuse. M. Rodier a été atteint d'un glaçon qui l'a blessé au front.

L'établissement de la Quarantaine à la Grosse-Île va, dit-on, être supprimé. Des £4,600 que coûte cet établissement, on donnerait \$1000 à l'Hôpital de la Marine qui deviendrait à l'avenir un Hôpital-Général.

Les membres de l'Institut Canadien de Québec ont tenu leur assemblée annuelle, le 4 février, pour faire l'élection de nouveaux officiers. Voici les noms des élus:

Président-actif, R. J. Z. LeBlanc écrivain.  
Vice-Présidents, A. H. Verret et J. Auger, écrivain.  
Trésorier, T. E. Roy, écrivain.

Le pont de glace qui s'était formé vis-à-vis la Chaudière, a été brisé par le vent.

Samedi dernier, quatre hommes qui étaient occupés à enlever la neige sur le chemin de fer, vis-à-vis la Rivière-Ouelle, ont été surpris et broyés par les chars.

M. A. M. Rudolph, ci-devant capitaine du vapeur Québec, vient d'être nommé maître du Havre de Montréal, en remplacement du capitaine Morin qui a résigné.

Les Juges des Plaidoyers communs à Toronto sans se prononcer sur le fond de la question, ont mis en liberté le nègre Anderson, parce que le mandat d'arrêt était défectueux.

Voici la population de certaines villes du Canada d'après le dernier recensement:

Québec.	62,138
Montréal,	101,602
Toronto,	44,425
Ottawa,	14,554
London,	11,561

Sainte-Catherine,	1,270
Dundas,	2,808
Niagara, environ,	8,000
Brockville,	4,091
Peterboro, environ,	4,000
Prescott,	2,568
Woodstock,	2,350
Chatham,	4,402
Paris,	2,423
Guelph,	5,130
Cornwall,	1,899
Simcoe,	1,861
Cocherich,	2,210
Saint-Thor's,	1,622
Ingersoll,	2,551
Barrie,	2,181
Stratford,	2,800
Lindsay, environ,	2,000
Saint Mary's,	2,778

Nous ajoutons aux nouvelles étrangères ce qui suit:

La Reine d'Angleterre a ouvert le Parlement en personne, le 5 du courant. Dans son discours, elle a manifesté ses regrets de voir les Etats-Unis en dissensions civiles, et son désir d'y voir bientôt rétablie l'Union. Les deux Chambres du Parlement ont voté des adresses en réponse au discours de la Reine, à peu près sans aucun incident remarquable. Cependant dans les chambres des Lords, le comte Derby s'est élevé contre la conduite de la Sardaigne en Italie, et a blâmé le discours de l'Empereur Napoléon.

Celui-ci a fait aussi en personne l'ouverture des Chambres le 4 février. Dans son discours, il a rappelé les concessions libérales qu'il a faites à la Législature et à la presse, et a déclaré son intention. Il dit aussi qu'il veut augmenter immédiatement la garnison de Rome où la sûreté du St. Père lui paraît menacée. Ce discours a soulevé les mécontentements du Times et de la plupart des journaux anglais.

L'armée Française vient de perdre un de ses premiers champions, le maréchal Bosquet.

L'Hon. Jefferson Davis a été installé, le 18 février, Président du gouvernement provisoire des Etats du Sud. Son discours d'inauguration a été très belliqueux. De son côté, M. Lincoln se rend à Washington, en passant par les principales villes des Etats du Nord, où il est partout chaleureusement accueilli. Des discours qui auparavant, pouvaient être quelquefois compromettants, sont devenus des plus paisibles; il affecte même de se tenir dans des bornes si étroites de réserve qu'il est souvent à peu près insignifiant.

